APPEL

DES ÉVÉNEMENS DU 31 MAI,

ET DES 1 ET 2 JUIN,

AUX CONTEMPORAINS ET A LA POSTÉRITÉ;

PAR LE CITOYEN C. SALVADOR.

L'égalité est à la liberté ce que l'ame est au corps humain : contrarier l'une, c'est exciter, insulter la force de l'autre. Dans le systême d'une démocratie pure, le peuple seul est grand, il a besoin d'une représentation nationale, qui doit le consulter et n'entendre que ses opinions, pour les rédiger et les lui présenter ensuite en recueil de loix. Cette même représentation est sans doute embellie d'une somme de lumières et de vertus, qui ont mis au fond de son cœur, par la conscience et la raison, le sentiment intime du bien et du mal. Il lui est donc facile de reconnoître si l'on a corrompu et trompé l'opinion du peuple; son devoir dès-lors est d'éclairer ses commettans, d'allumer par-tout les phares de la vérité. C'est ainsi qu'elle mérite la haute dignité, la majesté, la puissance que la nation lui confie.

Si au contraire un sénat se divise; si les uns veulent une autorité personnelle, ou plutôt favoriser le retour des privilèges et des ordres; si de leurres en leurres, ils cherchent à conduire le peuple à un état absolu d'apathie et de lassitude; si augmentant tous les jours ses misères, ils placent auprès de la liberté la famine, le renchérissement excessif de toutes les denrées, le désespoir de voir finir ce fléau; si les autres attachés à la puissance représentative, opposent envain la pureté des droits populaires à ces prétentions mal expliquées, et toujours présentées sous un faux aspect; si des sophismes rédigés avec art, sont mis en avant par ceux-là contre les bonnes raisons de ceux-ci, les esprits s'engourdissent, la majorité demeure balancée entre le doute et la défiance, là commence la discorde; là les cœurs s'atiédissent; là paroît l'indifférence sur les intérêts généraux; là enfin, les factions naissent, et tous ceux qui sont prêts à se vendre, accourent pour recevoir l'or corrupteur des ennemis de la liberté, intéressés à la vendre non

moins ridicule que chimérique aux regards de la multitude.

Au milieu de ces orages de contradiction, s'élève l'hydre colossal de tous les désordres. La chaîne civique de l'union est rompue quand les membres d'une même société sont divisés, le frein des loix qui retient le torrent des abus se brise par le choc de la mésintelligence publique, et le fruit de ces mêmes abus contribue dans la main des méchans, à produire quelquefois ces furieuses tempêtes, qui ayant en leur faveur la mauvaise foi de certains pilotes, poussent le vaisseau d'un état sur des écueils horribles. Le vaisseau semble ne povoir se détacher qu'après avoir précipité dans les flots les privilèges, les droits du peuple; cargaison importante, à laquelle des charlatans politiques, soudoyés à grands frais par les despotes, ne manquent pas d'attribuer l'événement cauteleux de sa détresse et de son naufrage.

Les ennemis de la révolution *Française* se convulsionnent dans tous les sens : ayant pour guide une grande activité de génie, ils sont convaincus qu'un gouvernement *républicain* doit faire correspondre tous les ressorts qui le composent dans un point central, et qu'il est nécessaire que les nerfs et les fibres qui l'organisent, forment un tout solide et compacte; ils ont bien vu que cette machine vaste et simple ne sauroit s'équilibrer que par une juste combinaison de ses pièces, et que si l'impulsion active qui règle les mouvemens est suspendue, une apoplexie effrayante menace toutes les administrations, et que tous les symptômes de la mort les environnent.

Quel est donc le régulateur du mouvement politique chez un peuple libre? C'est *l'opinion*. Quest-ce ce que l'opinion? C'est un vœu moral qui, généralisé parmi 25 à 30 millions d'hommes, détermine toutes les volontés pour tel systême plutôt que pour tel

autre. Ces volontés organisent les loix suprêmes; les droits qu'elles invoquent sont les principes que le législateur doit adopter, et tout ce qui est fait dans l'acception positive de ces principes, se transforme sous la dictée du corps législatif, en code de loix bienfaisantes, qui affermissent de plus en plus le trône sacré de la liberté et de la république.

Les ennemis du peuple ont un moyen toujours sûr pour induire en erreur la volonté générale; ils corrompent céux qui sont en état de l'instruire, et qui, dès-lors s'appliquent à le tromper et à lui faire vouloir tout ce qui contrarie ses droits et ses intérêts. Pour ces esclaves, l'adage *Persan de Saandi* est la mesure de toutes leurs intrigues : *Un mensonge qui fait l'affaire vaut mieux que la vérité qui l'embrouille.* Remaquez ici que les contre-révolutionnaires ne déclament pas l'autorité pour eux : ils ne voudroient la recouvrer que pour la remettre entre les mains d'un seul, dans l'intention de l'exercer au nom du tyran, et non de la posséder; ils n'ont d'autre vœu que celui de la plus basse servitude; ils désirent représenter, moyennant salaire, le despote auprès du peuple, et le peuple auprès du despote. Leur seul projet est de rétablir un maître et des visirs, pour se partager les dépouilles des gouvernés, comme le prix d'une liberté qu'ils leur auront fait perdre; ils auront bientôt le masque de la vertu, et c'est en feignant d'avoir un certain courage, qu'ils fourniront le prétexte d'un tarif destiné à le corrompre. Telle est la nature de l'égoïsme orgueilleux, qu'il aime mieux se prosterner devant la puissance d'un seul, que de vivre entre de nombreux égaux.

Ainsi varie la marche de l'esprit humain, tantôt libre sous l'empire de la philosophie, et tantôt esclave au sein de la séduction des corrupteurs. A *Rome*, il suit le torrent de l'armée, il renonce aux honneurs de l'indépendance, il rampe à la cour *d'Auguste*, il ca-

lomnie dans les fers, les mémoires de *Pompée*, de *Caton* et de *Brutus*. Auparavant il avoit foulé aux pieds les loix de *Solon*, les cendres d'*Aristide* et de *Thémistocle*, pour pleurer *Philippe*, et baiser les chaînes que lui avoit imposées *Alexandre*. A *Amsterdam*, il a oublié les proscriptions du duc d'*Albe*, et les fureurs de la maison d'*Autriche*, pour se livrer à la merci de la femme de son *stathouder Guillaume*. A *Londres*, il est à l'encan dans la chambre des communes, et le ministère n'ignore jamais ce que peuvent valoir les suffrages d'un législateur. A *Paris*, en août 1791, il fléchit devant l'or de la liste civile, il gâta l'ouvrage de la constitution; et le drapeau de la loi *martiale*, trempé dans le sang des patriotes, assura l'impunité des corrupteurs et des corrompus, qui imprimèrent au code constitutionnel le caractere honteux de la neutralité entre la cour et le peuple, et qui laissèrent au despotisme la liberté de tout oser. Il ne fut pas meilleur au sein de la législature; il voulut perpétuer le regne destructeur de ces loix *hermaphrodites*, qui protégeoient l'audace des gouvernans, et portoient dans le peuple l'humiliation et l'inertie. Le voile funébre qui couvroit la vérité tomba le 10 août, il disparut avec le trône, et l'aurore de la liberté sembla briller dans tout son éclat. La convention parut, l'esprit qui animoit la minorité se traînoit encore à l'aspect des rois, entre la servitude et l'idolatrie; le peuple s'en est apperçu, il a déployé sa volonté suprême, il a foudroyé ses ennemis destructeurs de ses droits, de sa grandeur et de sa toute puissance.

Le parti contre-révolutionnaire avoit calqué son plan sur celui de la politique *Macédonniene*. La *Grece* étoit partagée en républiques fédératives, *Philippe* eut l'art de corrompre les orateurs de *Sparte* et d'*Athènes*, il y eut bientôt scission entre les grandes et les petites cités, on ne tarda pas à brouiller les tribus *urbai-*

nes avec la classe des agriculteurs; l'or acheta les citoyens qui avoient des talens et des réputations. *Philippe* préserva les plus foibles de l'oppression prétendue des plus forts, et quand les *Athéniens* se demandoient les uns aux autres, *Philippe est-il mort? Démosthènes* qui leur disoit « Que vous importe, citoyens, qu'il vive ou qu'il meure! quand le ciel vous en auroit délivré, vous vous feriez bientôt vous-même un autre *Philippe; Démosthènes*, dis-je, qui reprochoit une lâcheté, employoit une ironie hypocrite bien inconcevable; car lui-même avoit été le premier à se laisser corrompre.

Il suit de cet exemple que les mêmes subterfuges ont été employés par la faction des rois, ardente à détacher de leurs devoirs, ceux que le peuple a payé pour le garantir de ses maux. *Brissot*, qui connoît l'esprit de l'*Angleterre* et de la *Hollande*, propose une guerre et la fait décréter sans avoir apprécié les forces qu'une république naissante pouvoit opposer à deux nations, qui ont l'orgueil de prendre l'ombre de la liberté pour la liberté elle-même. Déjà le 20 avril, il avoit fait décréter contre les cours de *Berlin* et de *Vienne*, une guerre convenue entre *Louis Capet*, *Dumouriez* et les tyrans de l'*Autriche* et de la *Prusse*. On ne s'est pas ressouvenu, au mois de février 1793, du piège dangereux auquel nous ont dérobé les victoires de *Grand-pré* et de *Gemmappe*; et l'orgueil de nos triomphes nous ont lancé contre de nouveaux ennemis, lorsqu'on nous préparoit la honte d'une défaite éclatante, et la perte entière de la *Belgique*.

Les traîtres, dès le mois de mai 1792, n'avoient-ils pas ouvert nos frontières à l'invasion des *Impériaux* et des *Prussiens*? et quand le peuple de *Paris* s'est levé, n'a-t-il pas fallu toute l'énergie de son courage et de sa célérité, toute la force civique de son enthousiasme, pour syncoper le mouvement des *Ger-*

mains qui, de l'aveu même de *Brunswick*, espéroient piller *Paris*, insulter à nos concitoyennes, et nous arracher honteusement les cocardes tricolores? Certes, les *Belges* auroient béni nos loix et notre liberté; mais des hommes pervers avoués par *Rolland*, se glissent parmi les commissaires patriotes: en moins de quinze jours, le peuple, qui s'applaudissoit de sa réunion, repousse avec horreur le joug de la tyrannie qu'on avoit eu l'audace de lui présenter comme celui de la liberté. Sans chef, sans discipline, sans armes, nos troupes se replient avec la douleur de la honte et des scélérats, mêlés parmi nos meilleurs citoyens, laissent, en quittant le sein de la *Belgique*, les traces horribles du crime et du brigandage.

Honorables *Liégeois!* victimes intéressantes des trahisons du mois de mars, vous devriez consacrer vos malheurs, peindre ces *Vandales* atroces, protégeant les vengeances d'un prélat implacable, attester aux *Français* combien vous avez aimé la liberté, combien vous la désirez encore, quoique de prétendus patriotes, usurpant le nom de *républicain*, vous aient donné sujet de vous plaindre d'une nation généreuse et juste, qui a voulu de bonne foi vous donner la liberté. Il appartient à votre loyauté de nous remettre le fil de toutes les trahisons qui vous ont exilé de votre patrie, qui ont lancé sur vos familles des persécutions atroces, et qui pourront vous attirer l'inique spoliation de vos propriétés. Puissent les soins fraternels d'une hospitalité touchante, réparer les maux que vous avez soufferts.

Repoussée jusqu'aux remparts de *Lille* et de *Valenciennes*, l'armée du *Nord* désorganisée par *Dumouriez* lui-même, égarée par des pamphlets imposteurs, et soulevée par plusieurs de ses chefs, balança entre ses sermens, ses devoirs, son honneur et la tentation de s'unir aux bataillons de *Cobourg*, pour marcher contre sa

propre patrie. On eut le bonheur de suspendre l'exécution de ce complot liberticide, sans doute il fut facile d'effacer les impressions de la calomnie dans de jeunes cœurs à qui l'on avoit osé dire que le supplice du tyran avoit été de la part de ses juges, un acte criant d'iniquité. La confiance dut renaître parmi nos frères d'armes, et le traître *Dumouriez* ne trouva de salut contre la sévérité des loix, que dans la honte d'une fuite précipitée. Une vie vagabonde expie en lui, dans le tourment de l'opprobre et du remord, tous les maux faits à une patrie qui l'auroit voulu combler de biens et de gloire.

Dès le mois de janvier, on avoit vu des rassemblemens contre-révolutionnaires dans les départemens des *Deux-Sèvres*, de la *Vendée*, de l'*Isle et Vilaine*: une fatalité qui demeure toute entière sur les membres du pouvoir exécutif, a voulu que ce fléau ne fût point arrêté dans son principe; une négligence condamnable en a fait le plus terrible revers de la révolution.

Rolland avoit établi un bureau *d'esprit public*; *Brissot* et *Gorsas* soutenoient dans leurs journaux, le système du ministre, et ce système servoit à calomnier *Paris* dans les autres départemens. Une coalition de législateurs traverse toutes les bonnes vues de la majorité dans la convention. Paradoxes, sophismes, impostures, leurres, tout est employé pour suspendre la marche des travaux législatifs. Il a semblé qu'on attendoit le moment où devoit sonner l'heure de la contre-révolution.

Jérome Petion et *Pierre Manuel*, eux que le peuple avoit proclamés pour ses pères en 1792, eurent dès le commencement de la détention des otages au *Temple*, le desir de sauver le tyran; ils déguisèrent, sous le nom de la *pitié*, des sentimens que le peuple dut regarder comme suspects; car le peuple ayant senti les plaies de la tyrannie, ainsi que ses outrages, est

le seul qui pleure encore les soirées du 31 août et 17 septembre 1788, les journées du 28 avril 1789, les attentats du 12 juillet, et les victimes que lui ont coûtées le 14 du même mois, devant les tours de la *Bastille*; le 17 juillet 1791, n'est-il pas affreux à sa mémoire? Chaque jour ne lui apprend-t-il pas la mort de quelques-uns de ses enfans ou de ses frères? Et l'on ne voudroit pas qu'il surveillât ceux qu'il a commis à l'ouvrage de son bonheur!

Rappellez-vous des longs délais employés dans le mode des formalités judiciaires appliquées au procès de *Louis Capet*. On négligeoit les intérêts de la nation, pour ne s'occuper que de ceux d'un traître : c'est à la faveur de ces intrigues, qui employoient des momens précieux, que les trames clandestines de nos défaites ont été lâchement formées.

Rolland, lui-même qui savoit si bien que la tyrannie triomphe toutes les fois que les esprits sont divisés, propose une *garde départementale*. Deux motifs inciviques appuyoient cette idée : d'abord *Paris* devoit s'y opposer; ensuite cette opposition interprêtée d'une certaine manière, alloit indisposer les départemens contre la ville où siége le corps législatif. L'opinion du ministre de l'intérieur, appelé alors le *vertueux ministre*, eut des préconiseurs dans la convention, et l'on ne manqua pas de calomnier *Paris*, en déclarant que ses citoyens vouloient enchaîner l'autorité législative.

Qui sait un peu d'histoire, est convaincu que la garde *Prétorienne* à *Rome*, commença par des licteurs, et finit par rassembler une armée immense autour des dictateurs. *Sylla* qui, avec ses prétoriens, fit périr tant à *Rome* que dans les provinces, environ cent mille patriotes qui avoient suivi le parti de *Marius*, avilit pour jamais les sections des sept collines, où depuis cette époque ont triomphé tous les genres daristocratie. Dès ce moment funeste, *Catilina* et *César*, insignes

contre-révolutionnaires, formèrent tour-à-tour des partis dans le sénat; le sang coula de toutes parts, et les places toujours accordées à ceux qui avoient le plus d'intelligence dans l'art d'opprimer, devinrent le partage des plus criminels et des plus vicieux. Ainsi auroit pu se creuser le tombeau de la république *Française*, si le peuple qui veut franchement la liberté et l'égalité, n'avoit pas eu les yeux toujours ouverts sur les démarches obliques et furtives de plusieurs de ses délégués.

A la fin de l'année 1792, des intriguans se réunissent à des dragons; ils vont en foule crier autour du *Temple : à la guillotine Marat, Danton, Roberspierre !* C'étoit une manière de relever les espérances des prisonniers, et de leur annoncer que les patriotes une fois avilis, le tyran ne tarderoit pas à triompher. A-t-on jamais pu savoir d'où venoit cette infamie ? Si les auteurs eussent été obscurs et sans autorité, on les auroit vus traînés de tribunaux en tribunaux, et des jugemens sévères auroient fait descendre sur leurs têtes, le glaive effroyable des loix.

Au milieu de ces scandales contre-révolutionnaires, des prolongations oratoires, des motions d'ordre, des amendemens, des loix de circonstances, des pétitions extraordinaires, des opinions prononcées à la tribune, et qui se ressembloient, tout servit au retardement qu'il étoit convenu de mettre dans l'affaire du ci-devant roi. L'hiver suspend les orages de la guerre : en différant le jour où le peuple devoit obtenir justice, le printems arrivoit; un revers, à l'entrée de la campagne, auroit pu changer les idées politiques, suivant les amis du despote, et donner sinon au peuple, au moins à la majorité des législateurs, des sentimens d'indulgence et de miséricorde.

Animés de cet espoir, les grands meneurs présidoient les comités, lisoient les correspondances les plus secrettes, avoient des relations immédiates et

exclusives au-dedans, au-dehors de la république et sur les frontières. Maîtres de la trésorerie nationale, ils ont pu distribuer l'argent à ceux qui les ont le mieux flagornés; ils ont disposé des places en faveur de qui ils ont jugé à propos; le moyen qu'ils n'aient pas eu des créatures, puisque le pouvoir qui leur avoit été confié leur avoit décerné la facilité de passer sans cesse des contrats avec le besoin et la reconnoissance! Une autre magie, qui n'étoit pas moins dangereuse dans leurs mains, c'etoit celle de déguiser la vérité des évènemens, et de modifier à leur gré les tableaux de nos défaites ou de nos victoires. Nous n'avons, disent les formalistes, aucune des preuves des faits articulés contre les 28 prévenus. Mais quelqu'un nous trahissoit: Où sont les traitres? Est-ce parmi les administrateurs? Ils n'ont rien à leur disposition; troupeau docile, ils s'empressent de fournir leurs toisons, qui peuvent servir ensuite à enrichir des pasteurs infidèles: ils vont à la boucherie, ils périssent sous les coups homicides des *Vandales et des Germains* égarés, tandis que des mains sordides et traitresses ont la faculté de ne ménager ni leur sang ni leur fortune, ni leurs sueurs, ni leurs travaux, ni leurs larmes.

Si l'ennemi remporte des avantages, ne se trouve-t-il pas à la suite de ses conquêtes, maître, non-seulement de la *Belgique* et du *pays de Liege*; mais de nos magasins immenses, remplis de vivres, d'armes, de munitions de guerre et d'habillemens militaires? Où a-t-on vu des politiques fideles à leurs devoirs, autoriser la transportation de tant de richesses, de nos places frontières, dans une contrée nouvellement conquise? Tandis que tout se préparoit, pour devenir la proie de la tyrannie *autrichienne*; des orateurs préconisoient le plan de conquérir la *Hollande*, et parce que *Breda* et *Gertruidenberg* avoient été enlevés par le *Français*, sous les ordres de *Dumouriez*, on ne parloit plus que de conquérir l'*Europe*, et d'aller faire flotter

la flamme tricolore sur les clochers des befrois *d'Amsterdam*, de *Berlin* et de *Vienne*. Toute cette vaine jactance séduisoit les esprits crédules. Elle servoit de voile à l'art perfide qui manœuvroit, dans l'ombre, l'expulsion honteuse de nos volontaires, et la défection liberticide de *Dumouriez*.

Tant de perfidies ne pouvoient être tolérées que par des autorités supérieures, qui n'ont pas encore su rendre compte des motifs véritables, sur lesquels repose la surprise d'*Aix-la-Chapelle*. Ne sont-ce pas les *meneurs* d'alors, qui ont donné ou approuvé le plan de défense, établi au mois de février, dans les postes avancés en *Westphalie* ? N'ont-ils pas su que le vœu des *Liégeois* auroit été que les *Français* eussent porté une force imposante à *Cologne* et dans l'électorat de ce nom ? Si ce vœu eût été rempli, la rive gauche du *Rhin* nous servant de barrière, il eût été impossible à l'ennemi de pénétrer jamais jusqu'au département du *Nord*. On dit que les généraux trahissoient ; mais ignoroit-on, dans les comités, qu'un poste de trois cent volontaires couvroit *Aix-la-Chapelle*, quand ce poste a resté près de deux mois dans le même état, et que ceux qui le gardoient, ont été les victimes de leur sécurité et de leur confiance courageuse ?

Que faisoit-on à *Paris*, pour distraire et la pensée et la surveillance des patriotes ? On avoit déclaré la guerre aux *Jacobins* : on avoit lié une dispute polémique entre les journalistes gagnés, et les amis de l'*égalité*. Les uns cherchoient à calomnier, à dénigrer, à faire tomber un *club* qui éclairoit les menées perfides, et les autres dénonçoient et faisoient justice de leurs détracteurs. Remarquez ici, qu'au moment où la convention s'occupoit à prononcer sur le sort du tyran, et où peuple, clubs, législateurs, toute la République avoit les yeux fixés sur ce grand procès, les généraux étoient à *Paris*, et qu'ils ont eu, durant huit jours, même un peu après la mort de *Capet*, des entre-

tiens très-mistérieux avec ces mêmes hommes que l'opinion publique vient de proscrire.

Si l'on vous disoit que la mort de *Capet* a pu entrer dans les calculs de la perversité politique, aux bords de la *Tamise*, de la *Sprée*, du *Danube*, du *Pô*, du *Mausanarès* et du *Tibre*. Si l'on vous déclaroit qu'avec quelque desir humain de le sauver, on lui vouoit une haine implacable, et qu'il semble n'avoir été que partie passive dans le traité de *Pilnitz*; si l'on vous soutenoit que, pour endormir l'imbécilité des peuples *Anglois*, *Allemands*, *Prussiens*, *Italiens*, *Espagnols*, on a voulu leur présenter la *passion* d'un roi martyr; si l'on vous citoit tous les récits imposteurs, fabriqués dans les cours, les chapitres et les cloîtres, sur la fin du despote *Français*, vous conviendriez que les biens et les maux qui nous arrivent, sont peints sous des couleurs toujours affreuses à la multitude stupide et éloignée, à qui ces tableaux infidèles sont offerts, et qui les prend toujours pour la vérité même. Tant de noirceurs ne doivent-elles pas exciter votre juste défiance? et quand le *merveilleux* de la calomnie multiplie vos ennemis, n'auriez-vous donc pas le droit d'opposer le miroir de la raison et de la vérité au genre humain abusé, lorsque votre courage défend la cause sublime de ses droits? Certes, il a plu à vingt-cinq millions d'hommes, maîtres de trente-deux mille lieues quarrées de pays, de changer la forme d'un gouvernement politique et féodal, d'un gouvernement atroce, qui plaçoit l'homme au-dessus de l'homme, dont l'oppression étoit le seul véhicule, et qui protégeoit l'opulence orgueilleuse entre l'insolence, la mollesse et la nullité; il leur a plu de chasser des administrateurs parjures, qui n'avoient pas rougi d'être les complices d'une tyrannie féroce, parvenue à un tel point d'audace, qu'elle leur avoit inspiré, avec le ton d'un mépris insultant, les chaînes du plus humiliant esclavage. Je défie qu'aucun publiciste puisse

établir des principes contraires à celui qui a consacré le droit fondamental, exercé par les *Français*.

Les tyrans ont senti l'authenticité des privilèges populaires : ils ont pesé les raisons mises en œuvre par la philosophie auprès des quatre-vingt-cinq départemens: Ils ont craint qu'elles ne fasse fortune au sein des esclaves *moutonniers* dont ils ont resserré les fers; là, par le secours des impostures religieuses, ici par la terreur des supplices. Là, dis-je, l'intolérance montre la prison de *Gallilée*, *l'Auto-da-fé* de *Jean Hus*, au philosophe qui oseroit démentir un prêtre; ici les *sbires* ouvrent les cachots, ou plutôt des tombeaux, sous les pas de quiconque, faisant l'éloge de la constance *française*, ose convenir que l'*esprit public* de cette nation acquiert chaque jour une connoissance, une force nouvelle dans la possession de la liberté. On dit que les mistères des dieux *Cabires*, n'étoient autre chose que l'explication des droits civils, moraux et politiques des sociétés; mystères révélés aux tyrans, à leurs visirs, aux grands des cours et aux *hiérophantes*. C'étoit dans l'isle de *Samothrace* que ces grands secrets étoient discutés, mais jamais les peuples n'en furent instruits: de même, les *Français*, qui ont éventée les mystères des *Dieux Cabires*, sont regardés comme des profanes. On redoute la transpiration des vérités qui leur ont été dites, et les tyrans, ces illuminés crédules, qui ajoutent encore foi à la magie, à l'astrologie, aux sortilèges, sont eux-mêmes les dupes, ainsi que les peuples, des contes religieux, et des subtilités politiques, dont les bercent le *charlatanisme*, les astuces séduisantes des pontifes et des courtisans. De là vient que l'opinion des hommes en général ne conclud presque jamais à l'avantage des sociétés; mais en faveur d'un homme, d'un parti qui, dès-lors placé sur les *épaules du peuple*, s'y font regarder comme un dépôt sacré, et néanmoins s'y attachent comme des *sang-sues*.

Tromper l'*esprit public*, voilà la science des tyrans:

c'est aussi celle des contre-révolutionnaires, au milieu même des quatre-vingt-cinq départemens. Il faut tout dire : les mesures prises jusqu'à ce moment, n'ont point rempli le but politique qu'il falloit attendre. Si, depuis quatre ans, au lieu de discuter toujours devant les *sans-culottes*, les citoyens éclairés leur avoient enseigné les élémens de l'histoire, les révolutions diverses, les premiers principes de la politique, vus sous un aspect de raison et de philosophie; si l'on avoit renversé les fantômes de l'imposture, en y substituant les vérités premières, définies et motivées, nous jouirions de l'expérience d'un siècle de plus dans la possession de la liberté. Laissez le peuple prendre conseil de lui-même; il n'a pas besoin qu'on lui montre le parti qu'il doit choisir; sa conscience est plus sûre, plus droite que celle de l'honnête homme le plus érudit; mais il demande des lumières; présentez-les lui; honorez vous d'être ses précepteurs; faites devant lui, l'histoire des faits, des opinions choisies et des talens. Ne mêlez point à vos leçons des avis qui pourroient venir de vous; que ce soit son jugement qui émette des réflexions qui lui sont naturelles comme à vous-même; qu'il ait quelquefois le plaisir de deviner, de trouver la vérité; en peu de tems, il s'habituera au moyen de la découvrir, et bientôt il ne voudra plus connoître qu'elle.

L'*eprit public* sera à la hauteur *du républicanisme*, lorsque vous lui aurez persuadé que la force, éclairée par la vérité, doit être fière et magnanime. Réveillez son orgueil, élevez cette ame sensible vers les choses grandes, montrez-lui le prix de l'estime universelle dans les actions honnêtes, l'admiration des contemporains et de la postérité attachée à la majesté de son attitude morale et politique, et l'auréole de la gloire, qui le présentera à la terre, s'il est vertueux, si son exemple a contribué à son bonheur comme l'effroi des méchans et le vengeur des bons. Faites qu'il soit lui-même, et non pas la copie des autres. Ah! sur-tout ne lui inspirez

pas, laissez éclore sa pensée. C'est-là l'unique moyen de produire le goût des bonnes mœurs, le respect pour les loix, l'amour de la patrie, et une énergie constante dans l'exercice de la volonté générale. Oui, la vertu née des ames fières et courageuses, sera toujours la sainte égide de la liberté. L'immortel *Jean-Jacques* a écrit dans son quatrième volume d'*Emile*, cette pensée sublime : » C'est aux loix de la nature » que l'homme doit s'asservir pour être libre ; et il n'y » a d'esclave que celui qui fait mal : car il le fait toujours » malgré lui ; la liberté n'est dans aucune forme de » gouvernement ; elle est dans le cœur de l'homme » libre ; il la porte par-tout avec lui. L'homme vil, » porte par-tout la servitude : l'un seroit esclave à Paris, » et l'autre seroit libre à *Constantinople* ». Empire et liberté semblent être incompatibles.

Cela est absolument vrai en morale ; mais en politique la liberté n'est autre chose que le règne des loix, garanti par la force publique à l'existence de chaque individu : L'effort du génie est donc actuellement, ou plutôt va être de faire dériver toutes les loix réglementaires de la déclaration des droits de l'homme ; si elles reposent sur d'autres principes, c'est une déviation de la liberté vers un systême d'intérêts particuliers, tendant sans cesse à énerver, dans les mains des gouvernans contre les gouvernés, la pureté de leurs droits. Prenez-y bien garde ; votre liberté sera menacée, peut-être déja à moitié détruite, si vos administrateurs osent faire contre vous-même usage de ce que des chefs perfides nomment *mystères du cabinet et maximes d'état.*

Un député décrété d'accusation, et traîné devant le tribunal révolutionnaire, a occupé l'*esprit public*, durant sept à huit jours. On a voulu ainsi distraire l'œil du peuple, et se dérober aux effets de ses réflexions sur la profondeur de ses plaies. Durant cette distraction, on préparoit les désastres de *Marseille* et de *Lyon.* On a gagné le têms nécessaire à l'exécution de ce complot

désorganisateur. Le représentant accusé a triomphé : et c'est ce triomphe même, que desiroient les ennemis du peuple. On savoit bien qu'une légère victoire seroit pour lui une amorce soporifique : et l'événement a justifié cette coupable espérance, en même tems que l'expérience a fait reconnoître aux *penseurs* que la supercherie sourioit avec dédain du retranchement de la *honte*, derrière lequel elle osoit clandestinement provoquer de nouveaux désordres.

Des hommes, que saisissent le sens des *mots*, et non des *choses*, ont crié à l'*anarchie*. Mais quand un malade a la fièvre, il est quelquefois très-inutile de le lui dire, et le devoir du médecin est de le guérir. Il y a sans doute anarchie et licence au sein d'une république que les factions déchirent. Le parti qui vote pour l'ordre et le règne des loix, comme celui qui est foudroyé pour porter la désorganisation et la mésintelligence dans la hiérarchie des pouvoirs, peuvent tous deux paroître suspects à l'œil des administrés qui veulent obéir à la voix de la volonté générale. Les mots *anarchie* et *licence*, vain bruit dans un tems de révolution, ne signifient aujourd'hui absolument rien. Toutes les révolutions présentent, en plus ou en moins grands détails, les groupes des mêmes événemens que la nôtre. C'est ordinairement la confusion des autorités qui heurtent et oppriment ceux qui y veulent vivre soumis, ou bien les administrés qui sont entraînés par certains partis, ajoutent foi aux calomnies lancées contre les administrateurs ; ils leur refusent leur confiance, et pour eux l'immobilité ou la plainte ressemble à l'état du corps social qui résiste à l'oppression. Tout cela vient du défaut de ne pas s'entendre, et du malheur de suivre l'avis de ceux qui sont intéressés à ce que l'on ne s'entende pas. Si l'on daignoit mettre du calme à bien parler et à bien écouter ; si la réflexion tempéroit, et ceux qui parlent, et ceux qui écoutent de bonne foi, on con-

viendroit bientôt que de criminelles erreurs sont venues endoctriner l'ignoracce. On rougiroit, sur-le-champ, d'avoir été trompé, et de nombreuses dupes éconduiroient, par les cris d'une indignation unanime, une poignée de fripons, bien plus écrasés par le mépris et l'arme du ridicule, que par le glaive des loix qui leur donnent quelqu'importance.

La commission des *douze*, établie très-légalement, entreprit de sacrifier des patriotes. Le citoyen *Hebert*, décoré de son écharpe, et le *père Duchesne* à la main, est frappé d'un mandat d'arrêt. Cela devoit être ainsi. On vouloit encore ne montrer aux regards du peuple que quelques individus à la place des grands intérêts nationaux. Durant ce délai, l'accaparement, le monopole, l'intrigue contre-révolutionnaire négligeoient d'approvisionner les armées. Ils calculoient combien d'instans encore la misère pouvoit laisser dans les départemens, le peuple souffrir sans expirer. La trahison rodoit dans nos camps; elle pouvoit préparer des explosions terribles, et tandis qu'on n'y regardoit pas, il eût été impossible aux méchans, avec un peu plus de délai, de porter le coup le plus terrible à l'établissement de l'égalité et de la liberté. *Cobourg* est trop fin pour chercher à se venger. Dans la circonstance présente, de quelques personnes il ne doit voir que l'ensemble de la république *Française*; et quand les patriotes piqués de zèle à l'égard d'un frère célébre qu'on opprime, volent à son secours, qu'ils n'oublient jamais de regarder derrière eux, ils s'appercevront bientôt que leurs ennemis dressent des piéges.

Le tocsin, la générale, le canon d'allarme ordonnent, le 31 mai, le lever de tous les citoyens de *Paris*; ils volent sous leurs bannières respectives; appellés autour du palais national, ils entourent la convention, ils demandent la mise en arrestation de 28 législateurs; ils ont pu indiquer les complices de *Cobourg* et de *Pitt*, séquestrer les grands coupables de *leze-*

nation, syncoper le cours des intrigues anti-révolutionnaires, déchirer le voile des illusions, et préparer des facilités utiles au prompt travail de la constitution. Cet événement devoit arriver ainsi : dans une autre cité moins populeuse, il eût été suivi des plus grands désordres, tandis qu'il a ramené la liberté et le calme au sein de la convention, tandis que le fil des cabales, sinon coupé, au moins immobile, donne au peuple qui surveille, le tems de respirer et de réfléchir. La chûte des législateurs suspects a produit l'œuvre de la constitution, que tout *Français* patriote de bonne foi, regarde aujourd'hui comme une conquête.

La malveillance proclame dans les départemens du Midi, la conduite tenue à *Paris*, les 31 *mai*, le 1 et 2 *juin*, comme un attentat à la liberté de quelques représentans du peuple. C'est ici un procès élevé entre les accusés et les dénonciateurs. La justice n'autorise l'indignation et la vengeance qu'après le jugement. Si nos fréres des départemens arrivent, le peuple de Paris, allant au devant d'eux, leur offrira le baiser de paix et de fraternité ; et certes, cette accolade, donnée et reçue, produira les délais nécessaires à ceux qui veulent s'expliquer, et de se faire entendre. *Timoléon*, qui valoit au moins tous les députés qui font tant de plaintes, déploya à *Syracuse*, un *génie* de *patriotisme*, dont l'exemple appuie notre manière de voir. On l'accuse de malversation : le peuple est prêt à metrre en pièces les dénonciateurs. Le héros suspend les transports de la multitude : » O citoyens ! s'écrie-t-il, qu'osez-vous » hasarder ? Pensez que chacun de vous a le droit de » m'accuser. Je m'oppose, au nom des services que » j'ai pu vous rendre, à ce que vous donniez la moindre » atteinte à cette liberté même, dont le retour dans » vos mains, est le plus beau fleuron de ma gloire «. Si un nouveau *Timoléon*, innocent comme lui, parloit aux départemens, chacun des républicains, que de petits *menteurs* ont égaré, rentreroient paisiblement

dans ses foyers. O génie ! que ton soufle divin anime un seul homme en *France* ! Si l'audace de vouloir le bien, donne un libre cours aux épanchemens de son ame, son feu électrisera tous les cœurs, et par une harmonie unanime et soutenue, leurs conceptions devenues plus justes et plus délicates, s'attacheront toujours de préférence aux idées grandes et aux actions sublimes.

Les journées du 31 mai, des premiers et 2 juin, ont produit de bienfaisans orages, elles ont ébranlé la colonne superbe sur laquelle va reposer la liberté ; mais cette colonne penchoit ; des mains insidieuses rappeloient la *France* à ces pensées de fédéralisme, si mal combiné, et toujours en guerre avec lui-même, tel qu'il exista depuis *Hugues Capet*, jusqu'après la mort de *Charles VII*; systême barbare détruit sous *Louis XI*, qui forma une masse de tant de petits états, sous ce *Louis XI*, qui conçut le premier, combien étoit dangereuse l'inutile existence du clergé et de la noblesse, et qui n'étendit sa tyrannie que sur ces courtisans dévorateurs, tandis que le tiers-état vécut sous son règne dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour sa vie, ni pour ses possessions, ni pour sa liberté; c'est-à-dire, qu'il fut heureux et libre comme le sont encore aujourd'hui les *Sans-culottes*, *Turcs*, que le despotisme ne vient jamais atteindre.

L'union des contemporains et la voix de la postérité, jugeront *Paris* avec équité, il leur suffira de sonder les profondes plaies de la patrie, ils aimeront alors à convenir des maux atroces qu'une intrigue barbare a entrepris de faire au corps politique.

Plusieurs départemens égarés par la plainte des députés fugitifs, ont accueilli toutes les calomnies qu'on a voulu leur présenter. En supposant qu'un parti eût des torts, il falloit au moins l'entendre et peser ses moyens de défense. S'en rapporter aux dénonciations de quelques accusés furieux, c'est en quelques sortes

blesser les loix premières de la nature et de la raison. *Paris* est composé d'un mêlange de tous les citoyens nés dans les 84 autres départemens, et qui y ont encore leurs familles, des propriétés, et des espérances : sont-ils intéressés à voir détruire les saints nœuds de fraternité qui les unissent aux autres parties de la République ? Non sans doute ; mais leurs yeux ont vu les sourdes manœuvres de la trahison, préparer la chûte de la liberté, et des triomphes aux amis de *Pitt* et de *Cobourg*. Ils ont senti que, sous leurs pas, la perfidie avoit creusé des abymes ; ils ont arrêté les mains vénales qui se livroient à la faveur d'un coupable mystère, au moyen de faire réunir les plus grands attentats contre l'indépendance populaire ; ils ont employé le droit de l'insurrection ; mais si tous les membres du souverain avoient été réunis autour du *palais national*, ils auroient partagé tous nos sentimens. Quelques membres surtout, *Louvet* et *Gorsas*, ont prétendu que, le 2 *juin*, la convention a été menacée, que plusieurs législateurs ont été exposés à perdre la vie. Il est possible que deux ou trois têtes exaltées aient prononcé des menaces, mais il est absurde de croire que des malveillans aient prétendu attenter aux personnes qui composent la représentation nationale. Près de quatre-vingt mille hommes étoient là pour les défendre. Si un député avoit reçu une égratignure, son agresseur auroit été arrêté, et la loi en auroit, dès le lendemain, fait justice.

Des malveillans ont tenté d'armer les sections du Fauxbourg *Saint-Antoine* contre quelques autres. Celles-ci ont pris le parti d'aller fraterniser avec les braves *Sans-Culottes*, et tout s'est passé avec autant d'ordre que de paix. Ces scènes accessoires se sont passées à la gloire des insurgés et à la honte des agens secrets qui provoquoient l'effusion du sang. Jamais insurrection ne fut ni plus nécessaire ni plus pacifique. L'imposture, la cabale, la calomnie, tâchent de la faire prendre

en mauvaise part dans les départemens : c'est là le vœu des contre-révolutionnaires qui trouveront toujours des endroits à frapper dans le corps social, quelque soit son attitude défensive.

Les ennemis de la patrie ont donc mêlé, dans le bien qu'on a fait, une source de mal qu'ils voudroient punir ; ils trompent nos frères éloignés, qui, arrivés à *Paris*, ne tarderont pas à concevoir l'injustice et le scandale de l'avarie, à laquelle des orateurs, leurs ennemis et les nôtres, cherchent à les amener. Les *Parisiens* n'ont d'autre intérêt que celui d'être libres, et de maintenir dans la République, l'unité et l'indivisibilité. On a publié qu'ils étoient corrompus; mais est-ce donc une preuve de corruption que de paraliser des mouvemens sucpects dans ceux qui ont la confiance nationale ? Demandent-ils d'autres droits que ceux communs aux autres sections de l'état ? Non. Veulent-ils, comme à *Rome*, s'investir exclusimement de l'exercice de la souveraineté ? Non. Qu'ont-ils donc demandé ? L'expulsion des traîtres du sein du Sénat. Voilà leurs crimes : et ceux qui sont accusés pour exciter la révolte, et appeler vers *Paris*, les bataillons fraternels de plusieurs agrégations *Française*. Quelle justification ?... Celui qui se révolte contre les loix, cesse-t-il d'être coupable, s'il l'est en effet ? Non, au contraire, il le devient, dès qu'il désobéit, à plus forte raison, lorsqu'il provoque contre ses accusateurs, le fléau de la guerre intestine ! ! !

O *français !* hâtez-vous de recevoir les lumières d'une instruction uniforme et républicaine : unissez-vous autour de l'acte constitutionnel ; qu'elle soit le flambeau salutaire qui dirige le mouvement de vos passions vers le bonheur commun, et qui établisse entre toutes les familles les mêmes idées de fraternité et de vertu; sans vos relations avec l'état, avec l'intérêt général, vous n'en êtes rien : là, l'existence d'un citoyen est nulle, où elle n'est pas associée au sort de sa patrie,

où elle ne s'est pas en quelque sorte identifié avec elle. Quittez, citoyens! cette méprisable habitude de suivre deux ou trois meneurs, de recevoir leurs idées, et d'obéir à leurs voix. Aimez la république, voyez dans 25 millions d'hommes, des frères, des amis qui ont tous un droit égal à votre attachement: si vous préférez une portion de vos frères à une autre; si vous n'êtes pas entraînés par l'influence de la volonté générale, ne comptez plus sur la liberté. « Que le « guerrier courbé sous le faix de ses lauriers, a dit « *J. J. Rousseau*, prêche le courage; que le magis- « trat intégre, blanchi dans les tribunaux, enseigne « la justice; l'un et l'autre se trouveront de vertueux « successeurs, et transmettront d'âge en âge, l'expé- « rience et les talens, les vertus civiques et l'émulation « commune à tous, de vivre et de mourir pour la « patrie! »

Il est des crimes pour lesquels la patrie mêle à ses pleurs le sentiment de l'indignation la plus profonde; elle regrette moins les victimes immolées qu'il ne rougit d'avoir nourri dans son sein d'impies sacrificateurs. Beaucoup trop de citoyens ont, parmi nous, le caractère de *Cicéron*, qui, étant président du sénat, fit périr comme conspirateurs, *Catilina*, et *Cétèque*; puis il défendit tous ceux qui avoient perdu la république. L'orateur de *Fibrène* étoit un vrai *Janus*; aussi les patriotes qui l'avoient bien jugé, ne furent pas étonnés de le voir flatter le perfide *Octave Cépias*, le plus corrompu et le plus corrupteur, le plus lâche des *Romains*. Ce caractère *Cameléon* fit le malheur de *Rome*, tâchons qu'il ne produise pas d'autres calamités parmi nous. L'instruction publique effacera les impressions du doute. Hâtons-nous de nous la procurer. Les hommes riches ne seront heureux que lorsqu'ils auront pour guide le flambeau commun à tous de la philosophie et de la vérité.

Depuis *Judiht*, la coupeuse de tête, jusques à *Loeuste*

et à *Brenvilliers*, toutes deux maîtresses empoisonneuses, et *Charlotte Cordé*, cette normande *aristocrate*, on a beau réfléchir, on ne peut voir dans les femmes que des vertus douces et aimables, ou bien une férocité traitreuse. A la vérité ces mouvemens horribles sont rares; mais enfin, l'histoire est obligée d'en fournir des exemples, d'après les événemens authentiques. Venir de *Caen*, combiner avec sang-froid l'action scélérate d'un assassinat, sourire à la vue du sang qui coule dans un bain, et du dernier soupir que pousse un melheureux, victime de son amour ardent pour l'humanité et de la soif de son bonheur! O nature! pourquoi ne pas étouffer un pareil monstre dans son berceau! Avant *Charlotte Cordé*, *Alexandre VI*, pontife de *Rome*, avoit fanatisé plusieurs femmes qui se prostituoient pour empoisonner, avec plus d'assurance, les ennemis du *Vatican*. L'empoisonneuse napolitaine *Tophanes* étoit l'ouvrage du clergé, qui a toujours favorisé l'art des crimes occultes. L'histoire Juive présente une galerie de meurtres et d'empoisonnemens; les annales des monarchiens *catholiques* ne fourmillent que de cette espèce d'horribles tableaux. Ce qu'elles firent pour se délivrer du génie ardent qui ont plaidé, même sous *Louis IX* et *Louis XII*, les droits du peuple, elles le font encore: leurs partisans coupables maudissoient le règne de *Marc-Aurele*, de *Trajan* et de *Titus*; ils cherchèrent à faire périr *Guillaume Tell* et *Henri Laurent*. Comment veut-on que les adeptes de la tyrannie puissent vvre en paix? Chercher à faire régner la liberté dans leur cœur, c'est toute la réunion du feu et de l'eau, ces deux élémens si contraires!

La feuille de *Marat* avoit attiré à son auteur, d'un côté, dix millions d'amis, et de l'autre, une foule dennemis. Tous les partis ont donné à ces pamphlets quotidiens une importance, peut-être un peu trop sérieuse, importance que *Marat* lui-même, doué d'esprit et de lumières, étoit loin d'y ajouter? Il est vrai

que son journal étoit l'épouventail des frippons, des traîtres et des mauvais citoyens. On voyoit, avec plaisir, passer dans cette lanterne magique les intrigans du jour, qui s'emparent des places avec l'hypocrisie des manières civiques, et qui, après avoir joué le rôle d'*Amant* de leur patrie, finissent presque toujours par abandonner leurs prôneurs généreux et loyaux, et tous les instrumens *honnêtes*, employés à leur élévation.

En vérité, *Charlotte Cordé* s'est fanatisée d'une manière bien horrible ; elle a pu penser s'immortaliser comme le stupide *Erostrate*, qui brûla le temple d'*Ephèse*, chez un peuple dont la réputation étoit celle de la bêtise et de l'ignorance ; mais à *Paris*, tout le monde a horreur de son crime atroce, qui n'est commis ni à propos, ni adroitement, sur un citoyen jaloux de sauver sa patrie, l'aimant comme Caton chérissoit *Rome*; mais qui ne se piquoit pas d'avoir pour la rendre heureuse, ni l'éloquence de *Démostène*, ni le génie de *Locke*, ni la raison précise de *J. J. Rousseau*. *Paris* fourmille de connoissances heureuses, si des ames de la trempe de celle de *Marat* étoient communes! nous saurions mieux vivre et mourir pour la liberté.

Mais dans quel pays est-il passé par la tête de quelqu'un, de faire un crime à des citoyens d'aimer la liberté et l'égalité ? Ni *César* ni *Pompée* ne virent dans *Caton* un coupable qu'ils devoient punir; il ne leur vint pas à l'esprit d'envoyer des assassins ou des empoisonneurs à la suite de ce même *Caton* qu'ils estimoient particulièrement ; il y eut des proscriptions sous *Auguste* ; mais ces crimes atroces étoient dans le caractère d'un scélérat qui ne fut jamais que vil et bas, et qui vivoit parmi des hommes noyés de crimes et de dettes. Non : jamais les grands hommes n'ont conçu le projet de faire empoisonner ou massacrer leurs concitoyens. De petits esprits, qui ont une grande autorité, sont seuls capable de tant d'horreurs ; ils emploient ordinairement

des prêtres à préparer ces perfidies, c'est-à-dire, à gagner des êtres foibles dont ils disposent, comme le *Vatican* sut endoctriner le *fanaeique dominicain Jacques Clément*, et tant d'autres, dont il dirigea les coups au nom du ciel.

Ne soyons pas étonnés de l'existence du monstre *Charlotte Cordé. Tite Live* raconte, sans l'assurer, que l'an 423 de *Rome*, fut remarquable par une conjuration de 170 dames *Patriciennes*, qui tentèrent d'empoisonner les patriotes, pour faire triompher l'oppression de l'*aristocratie.* C'étoit bien pis aux bords du *Tibre* qu'aux rives de la Seine. On punit de mort ces mégères, comme on a puni *Charlotte Cordé.* Une preuve qu'elle fut une lâche, l'ouvrage des prêtres, des nobles, des députés fugitifs, c'est qu'elle n'a pas su finir son sort en présence de sa victime; c'est qu'elle est morte sur un échaffaud, après avoir été arrêtée. Ah! *Charlotte* ne recevra de la postérité que le mépris et l'exécration. On a jamais tué des hommes qui ont rédigé des pamphlets contre la tyrannie, excepté sous les despotes qui les faisoient périr dans les cachots. Oh! que les aristocrates sont des foux atroces: bien que le fer sacré des loix expie leurs forfaits, couvrons-les, néanmoins, de ridicule et de dédain.

Jean Paul Marat est mort martyr de la liberté; il emporte au tombeau les regrets du peuple, honneurs si rarement mérités! Il fut dévoré du saint amour de la patrie; comme *Aristide*, il n'a pas laissé de quoi se faire enterrer. Quelqu'un a fait son épigraphe bien heureureusement. MARAT MOURUT PAUVRE!

De l'Imprimerie de LAURENS ainé et COMMINGES, rue d'Argenteuil, N°. 211.